

Paula Anacaona

SOLITUDE

LA FLAMBOYANTE

Roman



Illustrations Claudia Amaral

ANACAONA
EDITIONS

DE LA MÊME AUTRICE

Romans

1492, Anacaona l'insurgée des Caraïbes, 2019.

Tatou, 2018.

Jeunesse

Gaïa changera le monde, 2019.

Jorge Amado, un écrivain sur les terres du cacao, éd. A dos d'âne, 2016.

Maria Bonita, une femme parmi les bandits, éd. A dos d'âne, 2016.

Participation à des anthologies de nouvelles

« Pitbull », « Prospect Park », *Je suis encore favela*, 2018.

« Super carioca », *Je suis Rio*, 2016.

Un grand merci à Inès Duflot, éditrice hors pair, pour ses conseils précieux lors de l'écriture de ce roman et pour sa relecture indispensable.

Merci à la professeure Lissell Quiroz pour ses conseils ainsi que nos discussions, qui m'ont incitée à redonner de la place au féminin dans mon écriture (et tant pis pour "le masculin l'emporte sur le féminin").

Relectrices : Charlotte Renault et Clémence Schilder. Merci !

© Editions Anacaona, 2020.

Maquette : Catherine Lesnes

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-490297-11-5



LA PLANTATION



« Comment cette histoire a-t-elle commencé ? Je dirais prosaïquement par souci diététique : le sucre serait la cause de nombreux maux... J'ai commencé, soudain, à le remarquer partout. J'ai voulu réduire ma consommation – même si je m'enorgueillissais de ne consommer que du sucre de canne dûment estampillé *commerce équitable*, petits producteurs correctement payés, magnésium et minéraux garantis...

Et puis un jour, devant mon bocal en verre empli de sucre mascave – qui a cette couleur brune qui se rapproche de celle de ma peau – je me suis posé une question élémentaire. Depuis quand consomme-t-on du sucre ? Depuis quand l'Europe importe et consomme-t-elle ce sucre de canne produit en Amérique ? Quand le capitalisme en a-t-il fait un produit indispensable ? Et surtout, à quel prix ? Car avant de consommer mon sucre *équitable*, je savais bien qu'il avait été à la base du commerce colonial, que les Africains déportés aux Antilles et au Brésil, esclavagisés, avaient travaillé dans les champs de canne à sucre. Je le savais. Mais par commodité, j'avais effacé cette histoire d'une terrible barbarie pour me régaler, le plus innocemment possible, de tous les délices que le sucre permet d'inventer.

Le sucre, le café et tous ces produits exotiques sont toujours arrivés sur ma table propres et vierges, sans histoire. Toutes ces années, j'ai accepté le sucre sans me questionner. Jusqu'à ce qu'une femme au drôle de nom me remémore son histoire et me rappelle à mon devoir – oui, un devoir ! – de mémoire.



L'histoire de Solitude commence donc par l'histoire du sucre. Cette histoire a beau se passer au XVIII^e siècle, elle possède tous les traits du capitalisme moderne : la création de besoins de consommation ; l'exploitation forcée de la nature ; et surtout, la chosification d'humains,

commodément considérés comme *sous-humains* pour justifier leur possession totale.

Revenons-donc à la canne à sucre : elle serait originaire de Nouvelle-Guinée, puis aurait voyagé jusqu'au sous-continent asiatique. On retrouve des traces de fabrication du sucre en Inde vers 500 après J.-C. Puis les musulmans, en envahissant l'Espagne en 711, présentèrent la canne à sucre aux Européens – qui connaissaient le plaisir des fruits et du miel, mais pas celui du sucre pur. Au fil des siècles, le sucre devint aussi recherché que le girofle, le piment, la cannelle... Il faut dire que toutes ces épices et ce sucre rendent la nourriture tellement plus savoureuse !

Au XV^e siècle, le roi Henri du Portugal, dit le Navigateur, importa de Sicile les premières cannes et les planta à Madère. Succès total. L'expérience fut répétée à São-Tomé au début du XVI^e siècle en ayant recours à la main d'œuvre esclavagisée africaine, puis au Brésil. Ce pays continent, après avoir servi de gigantesque réservoir de bois *Brasil*, se tourna alors entièrement vers la canne à sucre, donnant naissance à la première colonie de monoculture d'exportation.

Au XVII^e siècle, les Français, après s'être essayés à la culture du tabac sans grand succès, se mirent eux aussi à la production de sucre dans les îles des Antilles. La noblesse et la bourgeoisie européennes raffolaient de ce sucre qui avait créé des habitudes, des traditions culinaires, et la célèbre pâtisserie française. En un siècle, le sucré était devenu un besoin universel et créé de toutes pièces. Les profits potentiels s'annonçaient immenses : le marché en forte croissance semblait ne jamais devoir s'arrêter. Qui n'aime pas le sucre ?

Mais à la différence du tabac ou du café, la canne à sucre était très vorace en travailleurs... Et les îles des Caraïbes étaient peuplées d'Autochtones, considérés comme inadaptés au travail pénible de la culture de la canne, et en plus décimés par les maladies apportées par les Européens. La solution viendra d'Afrique.

La Méditerranée, autrefois plaque tournante du commerce, fut rapidement détrônée par l'Atlantique. *L'Atlantique noir*... Les navires européens, chargés d'alcools, de textiles, de produits de luxe, et d'armes, quittaient l'Europe pour l'Afrique. Ils échangeaient leurs marchandises

contre des humains, puis voguaient en direction des Antilles et des Amériques pour vendre leur cargaison de *bois d'ébène*. Le navire négrier se remplissait ensuite de sucre – et de café, de tabac, de coton, d'indigo – et rentrait en Europe.

Un monde nouveau se créa, entièrement tourné vers la satisfaction et l'enrichissement de l'Europe. Les Africains et les Autochtones américains furent les grands perdants de ce nouvel ordre mondial – mais cela importait peu. L'Europe était sûre de son bon droit : elle venait apporter la religion aux peuples qui étaient dans les ténèbres. C'était un service qu'elle leur rendait, en quelque sorte. Elle pouvait dormir sur ses deux oreilles, consommer du sucre, boire du café, sans arrière-pensée.

Au commencement de cette histoire, en 1770, la France vivait une période d'effervescence intellectuelle, poussée par une bourgeoisie cultivée. Mais le siècle des Lumières n'était pas uniquement celui de la *raison éclairée* – ou disons que la raison éclairée écartait certaines personnes et certains lieux de son champ d'action : le siècle des Lumières fut aussi celui de l'explosion du commerce transatlantique et de la traite d'Esclavagisés.

Les colonies firent ainsi la prospérité de Paris, des ports atlantiques – Nantes, Bordeaux, La Rochelle, Le Havre, Rochefort, pour ne citer qu'eux – et de cette bourgeoisie qui, désireuse d'une nouvelle société, fera deux décennies plus tard la Révolution... Elles donnèrent naissance à une nouvelle classe, les planteurs. Comme les François de L'Arbresle, les maîtres de Solitude. »



« La mulâtresse Solitude... C'est ainsi qu'elle est passée à la postérité. Mais tu ne m'entendras jamais l'appeler ainsi. Je déteste ce mot, *Mulâtre*... Le mot vient du portugais *Mulato*, un croisement stérile de l'âne et de la jument. Les premiers colons pensaient que le mélange de sang faisait des individus stériles ! Le terme est resté. Les Mulâtres ont pendant longtemps revendiqué avec fierté cette appellation – oubliant à quel point elle les dépréciait, les animalisait, et ne servait qu'à préciser la présence de sang blanc dans leur sang noir...

Mais je ne me suis pas présentée : je suis Anacaona, Taïno, cacique d'Ayiti. Ayiti se trouve à quelques jours de navigation de cette île que les conquistadors ont renommée Sainte Marie de Guadeloupe d'Extremadura, que tu appelles Guadeloupe, et que nous avons toujours appelée Karukera, qui signifie *l'île aux belles eaux*.

Arawaks, Taïnos, Kalinagos¹... À partir de 1492, le monde s'est divisé en deux : Nous contre Eux, Indiens contre Européens. De mon vivant, je ne comprenais pas d'où venait ce mot, *Indien*. J'ai répété maintes fois aux hommes qui débarquaient sur nos rives : « Nous sommes Taïnos. » L'Amiral Colón me pointait du doigt, en disant : « Tu es Indienne. » Cela me mettait au début dans des rages folles – comment osait-il nous dire qui nous étions ? De quel droit se permettait-il de nous définir ? Puis, lasse de lutter – car la bataille se jouait déjà sur tellement d'autres fronts ! – j'ai accepté d'être Indienne. Après tout, c'est un joli nom : *India*.

J'ai appris après ma mort que l'Amiral Colón pensait que notre île s'appelait les Indes. Nous lui avons pourtant bien dit qu'il était en Ayiti, mais je le reconnais bien là, arrivant avec ses idées toutes faites. Pour lui et ses successeurs, nous étions des Indiens. Tout ce qui n'était pas chrétien était, après tout, peu digne d'importance, et ne méritait pas d'être correctement nommé ou même mentionné...

Moi, Anacaona, Taïno, cacique d'Ayiti, j'ai été la première à résister à la colonisation des Amériques. Toutes celles qui ont suivi ont été, nécessairement, mes sœurs. Des sœurs de combat, des sœurs de résistance, et des sœurs dans la mort – toujours violente, forcément violente.

¹ Les peuples des Antilles descendent tous des Arawaks, et se divisent en plusieurs grandes familles : les Taïnos habitent les Grandes Antilles, alors que les Kalinagos (appelés par les colons *Caraïbes*) peuplent les Petites Antilles.

J'ai eu la chance de pouvoir revenir dans le corps de femmes taïnos, kalinagos, tolupans, nahuatl. Puis des femmes nagô, yorubas, kongos, garifunas... Elles ne l'ont pas toujours su, mais j'ai toujours été là, à leurs côtés. Peu m'importaient au final nos différences ethniques, culturelles, historiques. Nous avions une lutte à mener en commun – et c'est cela qui comptait.

C'est ainsi que j'ai connu Solitude. Je l'ai accompagnée telle une ancêtre en qui elle pourrait s'ancrer, cherchant à lui transmettre mon esprit de résistance, à lui témoigner ma solidarité, à l'entourer de sollicitude.

Ma sœur guadeloupéenne Solitude... C'est d'elle dont il s'agit aujourd'hui. Cependant, il m'est difficile de te parler d'elle, femme Esclave du XVIII^e siècle, sans évoquer son maître et sa plantation, car une Esclave n'existe que par et pour son maître. Elle n'a qu'une utilité : le servir, le mettre en valeur, le rendre plus riche. J'aimerais te raconter l'histoire de Solitude sans avoir à toujours me référer à Eux, mais c'est impossible. En tout cas pour les premières années de sa vie... Ensuite, Solitude parviendra à se libérer et à exister pour et par elle-même, transcendant ainsi sa condition...

Je commence donc cette histoire en te présentant les maîtres de Solitude, les barons de L'Arbresle, et la plantation où elle passa les premières années de sa vie, Bellesource.



Le premier planteur de la lignée des L'Arbresle n'était ni baron ni L'Arbresle, mais s'appelait tout simplement François, Jean de son prénom, et était originaire d'un village du Poitou. Une vie rude, et un avenir bouché. On lui parla d'îles lointaines où il pourrait travailler – sans rémunération pendant trois ans, puis les terres seraient à lui. Jean, le dernier de cinq frères et sœurs, n'y réfléchit pas à deux fois. Il arriva à Basse-Terre en 1660 et travailla comme engagé, un statut de servitude temporaire. Il faillit mourir de fièvres, de malnutrition, de mauvais traitements, mais il

était solide et finit par gagner sa libération. Il obtint des terres – 20 hectares ! C'était bien plus que ce dont il pouvait rêver en France. Il fit venir sa cousine, ils se marièrent. La dynastie était née.

Au fil des ans, l'habitation de Bellesource se modifiait et s'embourgeoisait ; au fil des ans, les terres cultivées s'agrandissaient. Pourtant, ces terres n'étaient pas vierges et étaient habitées – malgré tout, Jean François les considérait comme siennes. Ce culot, ou plutôt cette conviction, m'ont toujours profondément déconcertée chez les colons...

Son petit-fils Pierre consolida définitivement la position de Bellesource. Il fit un excellent mariage avec la cadette d'un riche négociant rochelais, Marie-Louise Fleuriau. Maintenant que les François avaient la richesse, il manquait le statut : Pierre acheta une particule et fut fait baron de L'Arbresle. C'est maître Pierre, également, qui fit peindre et accrocher au centre du salon un tableau bucolique de la Rochelle, devenue la ville d'origine de la famille. Une ville qu'il n'avait jamais connue, mais pour laquelle une nostalgie familiale était entretenue. Il fit réaliser des portraits de ses ancêtres, qui vinrent orner les murs des pièces et des couloirs de l'habitation. L'aïeul Jean François, pauvre paysan de la campagne poitevine parti comme engagé, devint sur le tableau le baron Jean François de L'Arbresle,



portant perruque et bas dans une demeure cossue de La Rochelle, et s'embarquant pour l'aventure du Nouveau-Monde. Maître Pierre fit graver la date fondatrice de 1660 sur le fronton de l'habitation. 1660, vingt-cinq ans seulement après la conquête de l'île par les chevaliers du Plessis et L'Olive... Ils faisaient partie des pionniers.

Les parquets d'acajou de l'habitation étaient frottés régulièrement avec des écorces d'oranges dont le suc, absorbé par le bois, exhalait un délicieux parfum. Les meubles étaient sculptés dans les bois les plus précieux de l'île. Les armoires étaient emplies de linge fleurant bon le vétiver. Dans les chambres, les lits à colonnes étaient coiffés de moustiquaires de tulle et, lors des nuits les plus chaudes, les domestiques veillaient sur le sommeil des maîtres en les éventant avec des feuilles de palmier. Dehors, une véranda courait sur les quatre murs de la maison, avec fauteuils et chaises à bascule et, sur les côtés, de larges hamacs aux franges de passementerie permettaient de se reposer l'après-midi, au souffle des alizés. Les murs de la demeure étaient chargés de tableaux, de portraits, d'eaux fortes et même d'une bibliothèque d'ouvrages à la reliure dorée que maître Pierre n'ouvrait jamais. Le planteur fit même faire un portrait de l'Amiral, le grand Découvreur, à la proue de sa caravelle, arrivant sur les terres du Nouveau-Monde, porté par une foi mystique en son destin. Comme son aïeul Jean.

Matin et soir, le maître de Bellesource allait sur sa terrasse et admirait la vue. Il avait fait planter par ses Nègres des palmiers royaux le long du chemin qui conduisait à l'habitation. Sur la droite, des massifs de bougainvillées. Il avait réservé l'arrière de l'habitation aux femmes : des citronniers et des orangers pour leur arôme délicat, une pergola recouverte de rosiers grimpants, une volière en fer blanc abritant quelques perroquets, perruches et cacatoès, et enfin une nacelle en osier à l'ombre d'un manguié pour converser. À gauche, des amandiers et des frangipaniers odorants. Tout au bout, au loin vers les cases des Nègres, plusieurs tamariniers et flamboyants marquaient la limite entre la propriété et les canneraies. Après, se trouvait l'or : les champs de canne sur cette terre immensément fertile. La source de sa richesse. Les Nègres n'avaient qu'à bêcher, planter, couper, amarrer, débiter, transporter à l'atelier, chauffer les chaudières, fabriquer les pains de sucre, distiller l'alcool. Et l'argent fleurissait.

La richesse d'un maître se mesurait à son nombre d'Esclaves et de domestiques. Alors les propriétaires de Bellesource étaient servis par un essaim de Nègres et de Nègresses empressés. Maître Pierre aimait se lever tôt et voir la ruche en action au petit matin. Les lavandières qui partaient à la rivière, de lourds ballots de linge sale juchés sur la tête. À l'écurie, qui sentait bon le foin, le palefrenier apportait les soins aux chevaux de calèche et à ses deux magnifiques alezans qu'il se réservait pour monter. Dans la cuisine, le feu brûlait à toute heure, les Nègresses s'affairant à préparer les repas, les collations, les goûters. Au loin, les Noirs de pioche¹ se mettaient en route pour les champs.



Maître Pierre fit embellir la petite chapelle construite par l'aïeul Jean : il l'agrandit, la fit chauler tous les ans, et fit installer une cloche, qui rythmait la vie quotidienne. La journée, c'était le valet qui la sonnait. Le soir, en fin d'après-midi, c'était lui – au moment où le crépuscule embrasait le ciel, quelques minutes avant de se dissoudre dans la nuit... Les domestiques mettaient une heure à allumer tous les candélabres et lanternes de la maison. Dans la nuit somptueuse, l'habitation resplendissait.

Maître Pierre eut d'abord une fille, Thérèse, puis un héritier, Edmond, né en 1742. Peu après leur naissance, il fit venir de France un piano-forte. Lui et sa femme ne savaient pas jouer, mais ils engagèrent un professeur pour leurs enfants. À chaque fois que le piano-forte résonnait sous les mains de Thérèse, son cœur s'emplissait d'orgueil. Une maîtresse de plantation se devait de jouer du piano. Elle devait être douce – pas comme ces mégères qui insultaient et criaient après leurs Esclaves. Thérèse jouait les valse à la mode, dont les partitions arrivaient par le bateau de France.

Les L'Arbresle étaient devenus de vrais maîtres de plantation, élégants et civilisés, qui organisaient des fêtes luxueuses. L'habitation de Bellesource était l'une des plus florissantes de l'île, faisant plus de cent-cinquante

¹ Esclaves travaillant dans les champs, par opposition aux Esclaves d'habitation, plus favorisés.

hectares et possédant quelques deux cents Esclaves. C'était un raffinement de toutes parts, un havre de paix. Tout cela sans tenir une pioche, un mortier, une scie, un coutelas. D'autres le faisaient pour eux. L'aïeul avait courbé l'échine : cela donnait tous les droits à ses descendants.

C'est ainsi que les barons François de L'Arbresle traversèrent le XVII^e et le XVIII^e siècles, dans cette société impeccablement compartimentée qu'était la Guadeloupe.



Le samedi suivant l'Épiphanie de l'année 1770, maître Pierre se rendit à Basse-Terre avec son fils Edmond pour acheter de nouveaux Esclaves. Il voulait en reprendre quelques-uns de la nation Igbo, qu'il trouvait travailleurs et qui s'intégraient bien au reste de son troupeau – le baron de L'Arbresle avait du mal à se départir de son vocable d'éleveur. Le maître pouvait compter sur le vieil Évariste et sur la brave Justine, maternelle et généreuse, pour s'occuper des nouveaux Nègres kongos¹ et leur enseigner les us et coutumes de la Guadeloupe.

C'était un savant équilibre à trouver. Il fallait créer une habitation suffisamment accueillante pour que les nouveaux venus n'aient pas l'envie de s'enfuir ou de se suicider. Il fallait savoir punir avec sévérité, être craint pour être respecté, tout en étant magnanime afin de ne pas créer de fronde souterraine. Il fallait éviter les situations propices à la révolte, par exemple trop d'Esclaves de la même nation qui pouvaient comploter entre eux, s'unir, retrouver des forces. De même, L'Arbresle évitait comme la peste les Africains mahométans – souvent rebelles, instruits, avec une fierté insupportable dans le regard. Et le vieux L'Arbresle n'oubliait pas les femmes, pour soulager ses hommes et renouveler la négraille – mais elles étaient plus rares sur le marché.

La natalité dans la colonie était tellement basse que les planteurs devaient sans cesse acheter de nouveaux Esclaves. Pourtant, maître Pierre

¹ Esclave africaine tout juste déportée d'Afrique, ou plus globalement née en Afrique, par opposition au Noir créole, née sur place. Il-Elle n'appartient pas nécessairement à l'ethnie kongos.

l'avait constaté, les Esclaves créoles² s'adaptaient mieux, ils oubliaient leur terre d'origine, ils acceptaient davantage leur sort... S'il pouvait les faire se reproduire un peu plus... « Ce n'est pas faute d'y mettre du mien ! » pensait-il gaillardement. « Il faut vraiment que la Nègresse soit laide à faire peur pour me décourager d'aller faire un tour sous ses jupons et tenter de la mettre grosse ! Mais ces diabesses ont des sortilèges qui tuent les enfants... »

Ce jour-là chez Denohie, l'un des plus importants négociants de l'île, les Africains étaient dans un piteux état. La traversée semblait avoir été particulièrement éprouvante et le capitaine spécialement brutal.

– Ils souffrent tous du scorbut, reconnut Denohie, la mine contrite. Je peux diminuer un petit peu le prix...

Le négociant se promit d'écrire à son correspondant bordelais, pour qu'il rappelle aux capitaines de ses navires les soins à apporter à la marchandise. Ne doit-on pas veiller à son bien ? *La Charité*, navire de gros tonnage, était parti de Gorée chargé de trois cent cinquante-quatre captifs, selon les registres, et seuls deux cent quatre-vingt-sept avaient débarqué. Soixante-sept étaient morts en cours de route – « presque vingt pour cent ! » avait calculé, furieux, Denohie. Ils n'avaient pas idée, à Bordeaux, de combien il était harcelé par les planteurs, qui voulaient toujours plus d'Esclaves ! Et comme il ne pouvait satisfaire leur demande, ceux-ci recourraient à la traite illégale – la nuit, des flibustiers anglais débarquaient des Africains qui arrivaient ni vu ni connu sur le sol de Guadeloupe, sans payer les taxes dues. Cette concurrence déloyale déstabilisait le marché. Le commerçant était catégorique : il fallait armer plus de navires négriers, faire baisser la mortalité en mer et en finir avec l'Exclusif³.

Toute la cargaison était achetée d'avance, comme de coutume. À quelques semaines des récoltes, le marché était tendu. Denohie devrait négocier avec les colons qui ne seraient pas servis – car il avait vendu la cargaison en tablant sur une perte de treize pour cent, la moyenne à laquelle il était arrivé ces dernières années. Diable ! Il n'avait pas anticipé

² Esclave d'ascendance africaine mais née dans les colonies.

³ Régime sous lequel étaient placés tous les échanges commerciaux entre les colonies et la France aux XVII^e et XVIII^e siècles. Conçu pour enrichir l'État, tout ce que la colonie produisait devait être exporté vers la métropole et tout ce que la colonie importait devait venir de la métropole ou être transporté par des bateaux français.

ces vingt pour cent... Il se ferait encore sermonner par ces planteurs insupportables, pensa-t-il, irrité. Bah ! Il laisserait sur le carreau Texier de Lavalade. Cela faisait plusieurs cargaisons qu'il refusait de lui vendre, sous des prétextes divers et variés – car il savait ce que devenaient les Esclaves entre ses mains. L'homme était un pervers. À quoi bon s'appliquer à la tâche pour vendre une bonne marchandise si c'était pour qu'elle meure en quelques mois ? Il laissait Texier s'approvisionner à la contrebande. Il satisfaisait les commandes de Poyen de Saint-Méry, un planteur riche et avec de bonnes connexions politiques, qu'il valait mieux avoir de son côté ; de Coquille Dugommier, qui malgré ses grands airs, croulait sous les dettes. Stratégiquement, Denohie lui prêtait encore de l'argent – mais d'ici peu, il espérait pouvoir s'emparer de sa plantation. Et il servirait L'Arbresle, qu'il aimait bien. Un gentilhomme de parole ayant le sens des affaires, d'une vieille famille. Enfin, il vendrait les Africains les plus abîmés aux planteurs de café, moins prestigieux, et aux Libres de couleur¹.



¹ Classe juridique apparue dans les colonies au début du XVIII^e siècle, pour différencier les Noirs libres non-Esclaves.

Edmond de L'Arbresle accompagna son père au marché, pour apprendre silencieusement la leçon. Maître Pierre, avec l'assurance que procurait l'expérience, acheta deux hommes de la nation Mandingue, de grande taille et au front haut, deux Kongos d'une dizaine d'années, trapus et déjà solidement bâtis, et une femme de la nation Igbo, l'air frêle, la peau très sombre, les joues marquées de trois petites incisions et le regard perdu. Maître Pierre connaissait ce regard à la sortie du bateau. C'était toujours un pari pour savoir qui le perdrait et qui le garderait à jamais. Un Africain sur deux mourait au cours de la première année, incapable de s'adapter... Le planteur préférait néanmoins ce regard perdu au regard hautain de certains, qui révélait la future insoumission, les projets sans cesse répétés de marronnage, la fierté. Un regard perdu pouvait être sauvé : la pauvre bête était perdue car elle avait quitté sa terre et les siens. Il suffisait de lui montrer qui étaient dorénavant les siens, où était dorénavant sa terre. Man Justine savait bien y faire.

Le père et le fils L'Arbresle passèrent les grilles de Bellesource heureux, sur leurs alezans trottant l'amble, le bruit des sabots résonnant doucement sur le chemin. L'habitation tournait à plein régime, les terres étaient fertiles, la relève était assurée. Les Esclaves enchaînés, dans le cabrouet, suivaient loin derrière, encadrés par le commandeur Jean-Baptiste. Peu à peu, on leur enlèverait les chaînes et ils circuleraient librement, retenus par des chaînes invisibles – celles de la peur du châtimement, de la servilité.

Quelques mois plus tard, le commandeur informa maître Edmond que la femme igbo était enceinte quand il l'avait achetée, et qu'elle avait gardé l'enfant. La bonne affaire ! Car les Africaines étaient peu fécondes – les Créoles l'étaient un peu plus. Deux Esclaves pour le prix d'un, merci Denohie ! Il est vrai qu'un Esclave enfant coûtait cher – c'était une bouche à nourrir qui ne rapportait rien. Mais dès quatre ans, on pouvait les mettre à s'occuper des volailles, à aller chercher l'eau, et à huit ans, ils partaient aux champs – cette race-là était d'une constitution solide, n'était-ce d'ailleurs pas pour cela qu'ils étaient Esclaves ? Et puis cet enfant serait Créole, ce serait un enfant de la Guadeloupe, attaché à cette terre sombre comme lui l'était.

Tu ne crois pas si bien dire, cher Edmond ! Cette enfant, ce serait Solitude, l'une des plus grandes héroïnes de Guadeloupe. Mais n'allons pas trop vite...

Le jeune maître Edmond était seul sur la véranda. Le soleil incendia l'horizon puis sombra derrière la montagne. Le ciel se couvrit d'étoiles... Bientôt, sa fiancée, Ana-Maria de Albuquerque, une Brésilienne rencontrée à Paris, arriverait sur l'île pour leur mariage. Elle était si belle... Il l'avait aimée au premier regard. Et puis, elle était riche. Richissime. Edmond de L'Arbresle imagina tout ce qu'il pourrait faire avec l'argent des Albuquerque : agrandir Bellesource, moderniser le moulin, acheter de nouveaux Esclaves et de nouveaux terrains. Il avait donc annulé abruptement son mariage prévu de longue date avec une aristocrate bordelaise au nom prestigieux mais ruinée. Ces nobles pouvaient bien sécher sur pied dans leurs châteaux à la toiture percée ! L'avenir appartenait à la bourgeoisie entrepreneuse. Aujourd'hui, l'économie prévalait sur tout.

Maître Edmond resta longtemps à contempler tour à tour la lune, les étoiles, les palmiers... Il n'avait jamais été aussi heureux.



Jardin des délices pour les uns, jardin des supplices pour les autres...

Qui étaient les véritables créateurs de cette richesse, les moteurs de l'économie coloniale, les artisans de ce raffinement ? Des Esclaves, masculins pour les deux-tiers – Kongos, Aradas, Bambaras, Mandingues, Igbo, Nagôs, et d'autres ethnies... C'étaient des Esclaves – maîtres maçons, charpentiers et peintres – qui édifiaient les murs de la demeure des maîtres. C'étaient des Esclaves – cuisinières, blanchisseuses, tailleurs, nourrices – qui nourrissaient les maîtres, les allaitaient, les bordaient, les habillaient, les lavaient, les câlinaient. C'étaient des Esclaves – maîtres sucriers, chauffeurs, vinaigriers, raffineurs – qui transformaient la canne à sucre en or blanc. C'étaient des Esclaves – Nègres de pioche – qui ensemençaient les terres, coupaient la canne, et la transportaient au moulin sous la supervision des cabrouetiers et des commandeurs.

L'Arbresle, qui pensait que sa richesse était attachée aux murs de son habitation, aux pieux qui délimitaient la superficie de ses terres, se trompait sur toute la ligne : le capital de Bellesource, c'étaient ses hommes et leur bras, ses hommes et leur savoir-faire, qu'ils se transmettaient et amélioraient au fil de leur existence souvent courte sur terre...



J'étais effondrée de tristesse devant la misère humaine de ces îles. Et en même temps bouleversée : ces femmes et ces hommes Esclaves survivaient. Ils arrivaient à rire dans cet abîme de désolation, à aimer dans ces canneraies de haine. Mais je n'oublie pas ceux qui n'y parvenaient pas et mouraient. Paix à leurs âmes tourmentées...

Il est temps de laisser parler Solitude. Je comprends son souhait que personne ne raconte son histoire à sa place. L'histoire de sa mère ravive une blessure tellement profonde qu'elle saigne à chaque fois qu'elle l'évoque... Je crois que certaines plaies ne cicatrisent jamais. Et que certaines cicatrices ne disparaissent jamais. »



J'ai imaginé chaque instant de la vie de ma mère à partir des femmes que j'ai pu côtoyer, entendre, voir. Toutes les femmes noires que j'ai croisées dans ma vie avaient un peu de ma mère en elles... Alors j'ai peu à peu esquissé ce portrait. Est-il fidèle ou infidèle ? Ma mère n'est plus là pour me contredire. Je crois que depuis son passage par le Milieu, elle n'était plus avec nous. Alors... Laisse-moi raconter cette histoire – tristement banale, séculièrement banale – comme je l'imagine.

Je te raconte l'histoire de ma mère Ochi-Ochi, de la nation Igbo, en souvenir des millions de femmes qui ont connu la Traversée et l'esclavage, et de toutes celles qui en ont perdu la raison.

Ma mère arriva donc à l'habitation de Bellesource peu après l'Épiphanie 1770, entière après la grande Traversée. J'imagine l'étourdissement de la lumière après les ténèbres de la cale, le trébuchement des premiers pas sur la terre ferme après quarante-cinq jours d'immobilisation, l'incompréhension de la vente aux enchères, la brûlure du marquage à l'épaule droite des initiales de L'Arbresle, « LA », les fers aux pieds jusqu'à l'habitation, l'émotion devant la case branlante – ici, son chez-soi ? – le choc devant cette constatation : elle ne retrouverait pas sa vie d'avant.

Ma mère, vivante après la grande Traversée. Les premiers jours, les premiers mois, enceinte de moi, était-elle encore vivante à l'intérieur ? Elle arriva à l'habitation de Bellesource un samedi, à quelques jours du début de la récolte qui s'annonçait cette année-là exceptionnelle. Pour avoir par la suite vu cette scène de nombreuses fois, je peux là encore l'imaginer. La vieille Esclave se désignant de la main : « Justine. » Ma mère, comprenant : « Ochi-Ochi. » La vieille Justine dut la serrer contre sa large poitrine. De nouveau, se désignant : « Justine. » De nouveau, ma mère : « Ochi-Ochi », commençant à sourire, heureuse de ce dialogue qui s'installait. Justine dut lui rendre son sourire, puis désignant ma mère : « Non, toi, Antoinette. » Ma mère, désapprouvant de la tête : « Ochi-Ochi. » Justine insistant, plusieurs fois. « Non, pas Ochi-Ochi. Y a plus d'Ochi-Ochi... Maintenant, tu t'appelles Antoinette, ma fille... »

Le lendemain, dimanche, la plantation était à l'arrêt. Les Esclaves en profitaient pour travailler à leur jardin-Nègre, dont la récolte leur appartenait.

Dès le surlendemain, ma mère était penchée sur la terre dix-huit heures par jour, un coutelas à la main, subissant les nuées de moustiques et les tiques cramponnées aux jambes, surveillée de près par le commandeur qui levait son fouet dès qu'elle ralentissait, pour lui faire comprendre qui commandait ici. Le fouet casseur de corps, casseur d'âme, casseur d'esprit, a dû s'abattre souvent sur le dos de ma mère.

La récolte commença avec ses cadences infernales. Le soir, les Noirs s'éroulaient sur leurs grabats, éreintés de fatigue, sans même la force de manger. De toute façon, les Esclaves ne mangeaient que le matin, et à peine le midi.

Les mois passaient et ma mère se montrait totalement incompétente dans son apprentissage du créole. Elle parlait un charabia que personne ne comprenait, et qui avait le don d'énerver tout le monde :

— La diablesse a la tête plus dure que le bois de fer ! Quel animal ! Rien ne rentre là-dedans !

Les maîtres, l'économe, les commandeurs, tous ces hommes étaient maîtres du corps de ma mère, ça oui. L'ont-ils été de son esprit ? Le soir, je l'entendais parler toute seule. Cela sonnait plus clair, plus chantant, moins guttural que son charabia de la journée. Elle chuchotait pour ne pas être entendue, elle chuchotait en igbo pour ne pas oublier sa langue natale. Une autre Esclave igbo, Marguerite, dit à ma mère :

— Oublie l'igbo. Oublie ton village. Oublie qui tu étais, cela ne servira qu'à te rendre malheureuse. Ta vie commence aujourd'hui. Tu n'existais pas, tu n'étais rien avant...

À chaque fois qu'une nouvelle Igbo arrivait à Bellesource, Marguerite s'émouvait de la voir aussi désespérée, et ne pouvait s'empêcher de lui parler. Mais à chaque fois, entendre sa langue et la faire rouler dans sa bouche lui causait un profond abattement pour le reste de la journée. Elle n'était rien avant et n'était rien aujourd'hui. Saleté de vie ! « Parler igbo me fait toujours cet effet-là... C'est pour cela qu'il faut l'oublier ! » maugréait Marguerite avec amertume.

Ce fut la seule et unique fois qu'elle s'adressa à Antoinette en igbo. Ma mère refit quelques timides tentatives – où étaient-ils, pour combien de temps étaient-ils sur cette terre, quand rentreraient-ils chez eux,

est-ce qu'eux aussi étaient arrivés par bateau, est-ce qu'ils revoyaient leur famille ? Elle avait besoin de comprendre ce qui se passait – mais Marguerite ne lui répondit plus jamais.

— Parle créole, animal !

Ils étaient nombreux comme ma mère à penser ne jamais pouvoir s'adapter, les premiers jours, les premières semaines. Mais ils y arrivaient. Ma mère, elle, n'y parvint pas et perdit totalement la raison. Pourquoi ? Je cherche, encore et encore, l'explication.

Lorsque les Esclaves nés au Bénin, au Biafra, en Sénégal, en Afrique centrale, en pays Ashanti ou en pays Kongo, voyaient débarquer ces jeunes dont le cœur gardait encore, vivace, le souvenir de la liberté, une nostalgie qu'ils enterraient très profond dans leur cœur resurgissait à la vue de ces rescapés, piquait leur cœur de mille lances, l'étreignait, le tordait, pour les plonger dans un passé perdu et un abîme de souvenirs douloureux. Les Noirs créoles, eux, ressentaient un fort mépris en voyant arriver ces Noirs kongos pas encore christianisés, pas encore francisés, pas encore métissés, encore sauvages. Les premières semaines, ils appelaient ces Noirs nouvellement arrivés *Pue-la-calle*.

Quand le vent soufflait de face, certains Kongos sentaient les navires négriers avant même que leurs voiles ne se distinguent à l'horizon. Le bois des navires était trop imbibé de pourritures pour pouvoir être nettoyé. La mort avait une odeur : tenace, écœurante, nauséuse, à vous donner envie de vous suicider. Lorsqu'un navire négrier commençait à transporter du bois d'ébène, il était condamné au bois d'ébène pour toujours. Plus aucune marchandise ne pouvait y être transportée sans porter en elle cette odeur rance de dégradation humaine.

Puis d'autres Noirs nouveaux arrivaient et prenaient la place des *Pue-la-calle*, et les anciens *Pue-la-calle* s'abîmaient dans la nostalgie, et les enfants des *Pue-la-calle* se vengeaient dans le mépris.

D'autres ne réagissaient pas devant l'arrivée des nouveaux Esclaves, préoccupés uniquement par eux-mêmes, incapables de trouver une place dans leur corps et leur cœur meurtris pour d'autres qu'eux ou leur progéniture. Leur vie n'avait qu'un but : survivre. Surtout ne pas se laisser déconcentrer par d'autres. Il fallait regarder droit devant, sans ciller. On

ne savait jamais ce qui pouvait se passer lorsque l'on regardait en arrière ou sur les côtés...

D'autres, enfin, servaient de rassembleurs à ce groupe hétéroclite forcé de cohabiter. Sur l'habitation de Bellesource, Man Justine était le véritable lien qui tenait tous les Esclaves de pioche ensemble. Elle semblait avoir toujours existé, elle semblait pouvoir exister pour l'éternité.

Telle était l'habitation de Bellesource, sur la Basse-Terre de la Guadeloupe, lorsque je vins au monde quelques mois plus tard, dans l'indifférence complète de ma mère mais au milieu des réjouissances de la famille de L'Arbresle : je suis née le jour des noces de mon maître, Edmond de L'Arbresle, avec Ana-Maria de Albuquerque, ma future maîtresse. Le jeune maître à qui la vie souriait, jeune marié, propriétaire d'une plantation dont la récolte était cette année-là historique, décida de m'appeler *Aimée*.

Tout juste arrivée sur cette terre, Justine me prit dans ses bras, souriante, heureuse, émue comme si j'étais la première nouvelle-née qu'elle voyait. Man Justine fut mon premier contact humain. La première femme qui me serra contre elle. D'autres s'en chargeraient ensuite – mais jamais ma mère. Je vis souvent Man Justine par la suite aider les femmes lors de la délivrance, puis soulever le nouveau-né la tête en bas, attendant le cri qui montrerait qu'il était des nôtres. Le cri n'était pas acquis : les mères épuisées faisaient des enfants épuisés qui, très souvent, ne dépassaient pas la première année. L'Esclave parturiente de Bellesource avait deux jours de repos – une conquête sociale de Justine, inexistante dans les autres plantations de l'île, où les femmes retournaient au travail dès le lendemain, le bébé emmaillotté contre elles. Pendant ces deux jours, Justine réconfortait la mère avec du bouillon de poule, lui faisait boire des décoctions, l'entourait de ses gestes généreux et sages. Pendant ces deux jours, Justine chantonnait, souriait, sifflotait plus que de coutume, heureuse.

Ma mère, elle, ne s'est jamais réjouie de m'avoir et avait le sein sec. J'étais un souvenir de la parjade¹ du navire négrier. Ma peau et mon duvet de cheveux clairs devaient lui rappeler à chaque regard ces marins qui s'étaient soulagés sur elle et en elle, les uns après les autres.

1 Sur les bateaux négriers, pratique du viol collectif des femmes Africaines par les membres de l'équipage avant l'arrivée à destination.



La Traversée, la pariaide, puis la vie d'Esclave, rendirent ma mère folle et la firent mourir en-dedans.

Comprenait-elle malgré tout quelques mots de français, avait-elle compris la signification de mon prénom ? Était-ce pour cela que, parfois, elle riait en me regardant, les yeux fous ? Ou lorsqu'elle était prise d'accès de démence, qu'elle se violentait, cherchait tous les outils ou les objets possibles pour se faire mal, était-ce parce qu'elle avait prononcé mon prénom – *Aimée* – et qu'elle avait senti toute sa charge tragique ? Un prénom imposé par les maîtres de son corps, mais qui portait en lui une douceur : *Aimée*. S'était-elle dit, l'espace d'un instant, que c'était peut-être un signe, que ce petit être lui ferait finalement aimer la vie à nouveau ? Est-ce moi qui ai échoué à redonner goût à la vie à ma mère ?

Ce fut une autre femme, Man Léonie, qui me nourrit, et je partageais son sein avec son nourrisson né une semaine avant moi : Paul, mon frère de lait. Man Léonie nous portait tous les deux sur son dos. Car rapidement ma mère ne me toucha plus : en plus de m'affamer, elle me faisait tomber, elle me négligeait, elle m'oubliait.

